

« Amérique, non moins que dans les armées impériales  
 « de l'Allemagne et de la Russie autocratique. Elle a  
 « régné de même dans toutes les armées anciennes et mo-  
 « dernes. L'histoire nous montre toujours, affaiblis et  
 « vaincus, les peuples qui s'en sont écartés; car en  
 « dehors d'elle, il n'y a plus de discipline, et sans disci-  
 « pline, plus de succès.

« Donc, pour qu'une armée soit forte, il faut qu'elle  
 « soit unie; pour qu'elle soit unie, il faut qu'elle soit  
 « obéissante, énergique et dévouée. Par là seulement est  
 « assuré le concert d'efforts qui fait sa puissance et qui  
 « la maintient, en paix comme en guerre, à la hauteur de  
 « sa noble mission.

« Qu'on ne dise pas qu'une telle obéissance humilie les  
 « caractères. C'est le contraire qui est vrai. L'obéissance  
 « militaire est une grandeur, car elle est imposée par le  
 « dévouement, et le dévouement s'élève au besoin jus-  
 « qu'au sacrifice de la vie.

« Ainsi, un bon militaire doit avant tout obéissance à  
 « ses supérieurs, confiance dans leurs ordres, volonté dé-  
 « cidée à les faire exécuter; obéissance de fait et de cœur,  
 « sans arrière-pensée, sans controverse, sans tiédeur;  
 « obéissance jusqu'au dévouement; car il faut faire abné-  
 « gation de sa pensée et de sa manière de voir, pour  
 « mettre sa force et son intelligence au service d'une autre  
 « intelligence et d'une autre volonté. »

Dans notre noble et fière carrière, il n'y a donc pas  
 de doute : *l'obéissance absolue est un dogme.* « Quelque  
 « active que soit l'intelligence du Français, quelque  
 « ardente que soit son imagination, quelque ombrageuse  
 « que soit sa vanité, général, officier ou soldat, il n'est  
 « qu'un instrument; il n'a pas à savoir si son chef n'est  
 « pas infaillible, il n'a qu'à obéir. Il faut obéir, car en  
 « raisonnant on se trompe peut-être; il faut obéir, car à  
 « la guerre, l'hésitation est toujours funeste; avec une  
 « manœuvre hasardée, mauvaise même, mais exécutée

« avec décision, soutenue avec vigueur, on surprend l'en-  
 « nemi, on le déconcerte et on obtient un succès, dont le  
 « vainqueur est quelquefois le premier surpris. C'est sur-  
 « tout avec une nation ardente comme la nôtre, que sur  
 « un champ de bataille, il faut tout craindre de l'hésita-  
 « tion; elle tue le plus grand élément de succès de nos  
 « armes. Il faut obéir, parce que la force de l'armée, c'est  
 « son ensemble; et dès qu'on discute, on se désunit. Enfin,  
 « il faut obéir dans son intérêt propre; quels que soient  
 « les événements, on se sent irréprochable quand on peut  
 « dire : j'ai obéi (1). »

**Ordre de sacrifier sa vie.** — En Vendée, le 17 juin 1793,  
 l'armée républicaine, sous les ordres de Kléber, combat-  
 tait en se retirant, depuis le lever du soleil, devant un  
 ennemi à qui la connaissance de ce pays couvert donnait  
 un grand avantage. Arrivé vers le soir au pont bâti près  
 de Clisson, sur la Sèvre, dont il voulait faire un abri pour  
 sa retraite, le général républicain appelle un chef de  
 bataillon et lui prescrit de défendre ce pont jusqu'à la  
 dernière extrémité en lui adressant ces rudes paroles :  
*Tu vas te faire tuer là avec ton bataillon.*

Il répondit simplement : *Oui, mon général,* et tint  
 parole. Il perdit 200 hommes, fut tué sur place et l'armée  
 fut en sûreté.

Il y a là plus de patriotisme que dans les plus pompeux  
 discours. Il ne faut pas oublier son nom. Ce héros s'appe-  
 lait Schouardin et commandait le bataillon de Saône-et-  
 Loire (1).

**Obéissance de Grouchy à Waterloo.** — Un des exemples  
 les plus célèbres et les plus malheureux de l'obéissance  
 passive est celui qui fut donné par le maréchal de Grouchy

(1) Général Blondel.

le 18 juin 1815, jour de la désastreuse journée de Waterloo. Sa conduite a fait peser sur sa mémoire le soupçon de trahison ; cependant la lettre (1) qu'il écrivit à l'empereur le lendemain de la bataille, montre simplement qu'il n'avait pas cru devoir modifier un de ses ordres. Sa plus grande faute fut d'avoir manqué d'énergie dans la poursuite de Blücher et de ne l'avoir pas atteint :

« Sire, ce n'est qu'hier, entre six et sept heures du soir, « que j'ai reçu la lettre du major général, en date du « 18 juin, à une heure après midi, par laquelle vous me « prescrivez de me diriger sur Saint-Lambert et d'attaquer « le général Bulow.

« Pendant que j'étais à vous écrire, une canonnade s'est « fait entendre sur la gauche ; ayant été prévenu par vous- « même la veille, quand je quittai Votre Majesté sur le « champ de bataille de Fleurus, qu'elle marchait aux « Anglais pour les combattre, s'ils voulaient tenir de ce « côté de la forêt de Soignes, ce que cependant Votre « Majesté ne pensait pas, puisqu'elle avait fait écrire au « prince Joseph, à Paris, que l'armée anglaise était en « retraite sur Bruxelles, je m'étonnai peu de cette canon- « nade, la regardant comme un engagement d'arrière- « garde !

« Je venais de vous expédier ma lettre, Sire, et j'en « avais chargé un de vos anciens pages, le major La Fres- « naye, officier bien monté et bon écuyer, auquel j'avais « enjoint de se tenir constamment à portée de Votre Ma- « jesté, afin de me rapporter ses ordres, si elle en avait à « me donner, lorsque je fus prévenu par un aide de camp « du général Excelmans qu'il avait en face de lui une « arrière-garde prussienne, qui avait pris position à droite « de l'un des chemins conduisant de Sart-à-Walhain à « Wavre, ville vers laquelle toutes les troupes ennemies

(1) Pierron, *Méthodes de guerre*, tome II, p. 758.

« paraissaient s'être dirigées. Je montais à cheval pour « aller les faire attaquer, quand le général Gérard, m'ar- « rêtant, *m'engagea à me diriger du côté où l'on tirait le* « canon. Je lui fis connaître en peu de mots les motifs qui « ne me permettaient pas de goûter cet avis ; *mais il n'en* « *persista pas moins à me presser de le laisser marcher du* « *côté de la canonnade avec le 4<sup>e</sup> corps, si je ne voulais pas* « *le faire avec la totalité de mes troupes.* Je n'ai pas cru « devoir, en cette circonstance plus que je ne l'ai fait à « aucune époque, Sire, assumer la responsabilité de mo- « difier vos ordres. »

Il y a des qualités qui, plus que d'autres, développent à la fois l'obéissance et la discipline.

**Esprit militaire et esprit guerrier.** — Au premier rang de ces qualités, il faut placer l'esprit militaire. En France on n'a pas toujours brillé par l'esprit militaire, mais bien plutôt par l'esprit guerrier. Il y a entre ces deux qualités une différence qu'il importe de saisir.

« Celui-ci, dit le général Blondel, fait les peuples belli- « queux ; celui-là fait les armées puissantes par l'ordre et « la discipline. Ils sont, l'un une vertu native, l'autre une « qualité acquise ; l'un est dans le sang, l'autre dans les « mœurs. Seul, le premier peut donner des succès bril- « lants, mais que le moindre événement compromet ou « anéantit. Seul, le second peut donner un éclat pas- « sager à des peuples sans énergie naturelle ; mais cette « puissance meurt avec les grands hommes qui l'ont créée. « Pour atteindre et conserver le premier rang parmi « les nations, il faut l'un et l'autre, l'esprit guerrier « et l'esprit militaire, le peuple belliqueux et le grand « capitaine. »

Nous n'avons qu'à vouloir pour retrouver ces deux qua- lités ; l'une d'elles est l'apanage de notre race ; l'autre s'est formée à l'école du malheur ; il n'y a qu'à les entre-

tenir et à les développer pour les voir briller un jour d'un nouvel éclat.

A ce point de vue, il faut souhaiter que le souvenir de nos revers, dont nos lois nouvelles portent l'empreinte, puisse transformer à la longue notre caractère national; arrêter la contagion de l'égoïsme et du bien-être; rendre les caractères virils, fermes dans le devoir, préparés aux sacrifices; remettre l'honneur à sa vraie place, non dans l'éclat et la richesse, mais dans la conscience et dans le cœur, et, en faisant passer tous les jeunes hommes sous l'habit militaire, leur apprendre à honorer ceux qui le portent, comme les plus dignes et les plus vaillants.

Les qualités morales qui distinguent les bons corps d'officiers ne sont pas l'unique cause du prestige qu'ils exercent.

A côté de ces qualités, il y a des faits qui en sont le résultat, qui frappent plus particulièrement le soldat, et qui l'entraînent aux grandes choses. Les divers actes ordinaires de la vie militaire se résument en un seul : *l'exécution des devoirs*.

En principe, l'armée étant la force d'une nation, le patriotisme prescrit de vouloir tout ce qui peut augmenter sa puissance et de fuir tout ce qui tend à l'affaiblir. C'est une première règle générale de conduite.

**Devoirs envers les supérieurs.** — Or, pour qu'une armée soit forte, il ne suffit pas que tous ses officiers et ses soldats soient vaillants et bien armés. Il leur faut encore de la cohésion, de l'ensemble et de la constance dans leurs efforts.

Ces avantages ne peuvent naître que d'une seule volonté qui fasse agir tous les bras dans un but commun, d'une seule intelligence qui dirige vers un même résultat toutes les facultés.

**Discipline et subordination.** — « La discipline et la su-

« bordination sont les liens de ce faisceau; par elles, la  
« foule devient un corps, une masse vivante, un colosse  
« capable des plus gigantesques efforts.

« Il ne peut donc y avoir dans une armée qu'une seule  
« volonté indépendante, celle du général en chef. Les  
« autres sans exception, depuis l'officier général jusqu'au  
« chef d'escouade, obéissent, et leurs commandements ne  
« sont qu'une suite de leur obéissance » (1).

**Exécution des ordres.** — Mais cette obéissance doit être intelligente. Ce n'est pas celle d'un rouage d'une machine, c'est celle d'une volonté éclairée qui ne discute pas, mais qui cherche dans l'exécution d'un ordre la plus grande perfection possible.

Les ordres ne sauraient prévoir toutes les circonstances imaginables; dans les commandements élevés, ils doivent même être assez courts, malgré leur précision, pour laisser à chacun la part d'initiative qui revient à son commandement. Celui qui exécute a donc à exercer un choix dans sa conduite.

« Un caporal aux avant-postes, un homme en sentinelle  
« avancée peuvent encore faire preuve de bon vouloir et  
« de capacité..... Ceci est encore plus vrai pour un offi-  
« cier..... Il doit donc user de la faculté de penser, pour  
« trouver et mettre en œuvre les meilleurs moyens d'at-  
« teindre le but ordonné par son chef (1). »

**De l'initiative.** — Il résulte de ce qui précède que le dogme de l'obéissance passive ne doit jamais étouffer l'initiative, surtout dans les grades élevés. Il en résulte aussi que les ordres des autorités supérieures doivent la ménager dans une large mesure, aujourd'hui surtout que les circonstances qui les font donner peuvent être complète-

(1) Général Blondel.

ment modifiées, quand ils parviennent aux chefs chargés de les exécuter. Développer son initiative, en exécutant l'ordre reçu, n'est cependant pas toujours facile. Il y a des événements à la guerre, où les exigences de ce double principe placent l'officier dans les situations les plus critiques.

**Hésitation dans l'exécution d'un ordre.** — Le jour de la bataille de Kœniggrätz, les 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps d'armée autrichiens avaient reçu l'ordre de se placer entre la Bistritz et l'Elbe et de former l'aile droite.

Entraînés dans un violent combat contre la 7<sup>e</sup> division prussienne, qui défendait avec acharnement le bois de Maslowed (Swiepowald), ces deux corps modifièrent insensiblement la direction de leur front et épuisèrent la plus grande partie de leurs forces dans cette lutte inégale. Quand le général en chef Benedeck fut avisé de l'apparition de la II<sup>e</sup> armée prussienne sur ses derrières et sur son flanc droit, il donna à ces deux corps d'armée l'ordre de revenir sur leur première position, entre Chlum et l'Elbe, au moment même où leur succès contre la 7<sup>e</sup> division prussienne était assuré.

Il fallait donc l'abandonner, faire prendre à des troupes victorieuses et cruellement éprouvées une direction de retraite et exécuter une marche de flanc sous le feu des colonnes prussiennes qui arrivaient vers le nord.

L'un des commandants de corps hésita et se rendit auprès du général en chef pour lui présenter ses observations. Mais l'ordre fut maintenu.

Ce furent ces colonnes en retraite que les Prussiens de la II<sup>e</sup> armée aperçurent de flanc et de dos, vers midi, à leur arrivée sur le champ de bataille; leur ardeur en fut redoublée; leur audace s'en accrut et les effets meurtriers de leur tir aidant, ils n'eurent pas de peine à rejeter ces deux corps en désordre en arrière du centre de leur armée. Après la défaite, il n'y eut aucune observation faite aux

commandants des 2<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> corps; leur mouvement avait été fatal; mais ils avaient obéi.

« En résumé, *l'obéissance dans toute son étendue, le dévouement dans toute son exaltation, caractérisent l'idéal de l'esprit militaire.*

« Et toutes les vertus du soldat se résument en deux : *la discipline et le courage.* »

**Devoirs envers les égaux et les inférieurs.** — Du reste, l'obéissance aux ordres d'un chef est peut-être, pour les officiers, le devoir le plus facile. Il en est de plus délicats vis-à-vis des égaux et des inférieurs. « On les remplit en se liant à ceux-là par l'affection, à ceux-ci par le commandement et une bienveillante protection. » C'est en suivant ce principe que les corps d'officiers préparent et soutiennent l'union dans les armées.

« L'affection de ses camarades est pour un officier la compensation de ses sacrifices..... Elle est le préservatif contre les rivalités jalouses et les ambitions déreglées. Elle a sa source dans les généreux souvenirs de la jeunesse ou dans les premiers dangers de son existence aventureuse. Aux premiers pas d'une carrière toute d'honneur, il est bien rare qu'on ne se sente pas capable de tous les sentiments d'honneur. Le cœur encore chaud des affections de la famille, on n'a dans ses égaux que des amis, dans ses chefs, des modèles qu'on aime à suivre, des supériorités qu'on reconnaît volontiers.

« Dans cette première fraîcheur du zèle, on comprend mieux la discipline.

« Nulle part la fraternité n'est plus nécessaire que dans une carrière où, chaque jour, on peut avoir besoin du secours que la veille on donnait à un autre : secours d'argent, de conseils ou d'épée. On doit donc voir toujours dans ses égaux des frères dont l'attachement n'est fondé que sur l'estime; dans le corps auquel on appar-

« tient, une famille qui remplace la sienne ; dans les  
 « inférieurs, des compagnons d'armes dont les jugements  
 « ne seront pas moins flatteurs, ni la reconnaissance moins  
 « vive, ni les secours moins efficaces (1). »

Les liens qui s'établissent ainsi donnent aux armées une force incalculable.

**Exercice du commandement.** — Pour qu'un corps d'officiers ait sur une armée une grande influence, il faut donc que le commandement soit exercé avec habileté. Les devoirs que cette mission impose exigent des qualités spéciales.

« Il faut non seulement protéger de son nom et de son  
 « autorité les actes des inférieurs, mais encore les forcer  
 « à plier sous des ordres, sans murmurer et même avec  
 « empressement. Il faut savoir soumettre les caractères  
 « sans les blesser, les dominer sans les avilir, dompter  
 « les résistances sans provoquer la révolte. »

Or, ce qui soumet sans blesser, c'est la supériorité réelle, ce sont les qualités morales, l'instruction qu'on possède, le respect dont on est digne et l'affection qu'on sait inspirer.

Depuis nos défaites, on a cherché de différents côtés quel était le meilleur moyen de fortifier la discipline dans l'armée. Souvent on a cru le trouver dans une rigueur excessive ; quelquefois dans une grande bienveillance.

C'étaient deux moyens extrêmes. « En réalité, l'art de  
 « gouverner les hommes sans peine est de les prendre  
 « par leurs passions. En France, les passions dominantes  
 « sont l'amour de la gloire et l'honneur. Parmi nos sol-  
 « dats, il n'en est pas un qui ne réponde à cette voix  
 « puissante et sublime, la voix de l'honneur. L'honneur,  
 « admirable pivot des grandes actions, âme de la vie

(1) Général Blondel.

« militaire, culte fanatique de l'estime de soi-même ; qui  
 « fait les hommes sans peur et sans reproche ; qui donne  
 « le désir de la réputation, le dédain du faste et des vani-  
 « tés, l'horreur des moyens honteux, l'amour du devoir,  
 « la passion de répondre à tout le bien qu'on pense de  
 « nous ; plus puissant encore et plus noble que l'amour  
 « de la gloire, car il est plus intime et moins inté-  
 « ressé (1). »

C'est donc en s'appuyant sur ces nobles sentiments que le commandement peut arriver à obtenir des troupes l'obéissance la plus parfaite et la discipline la plus solide.

Il sera sûr alors de la valeur militaire de son armée.

**Situation morale de l'armée française.** — La nôtre, il ne faut pas s'y tromper, n'est pas sous ce rapport dans des conditions ordinaires, qui permettent de la comparer aisément aux autres armées de l'Europe. Bien des secousses l'ont ébranlée depuis un siècle et, pour apprécier ses éléments de force, il ne faut oublier ni son passé ni son histoire.

« Il y a cent ans, l'armée régénéra la France. C'est  
 « dans ses rangs que la passion de la gloire et de la liberté  
 « électrisa tant de cœurs, soutint tant d'efforts, enfanta  
 « tant de prodiges, qu'après bien des sacrifices, des fautes  
 « et des échecs, on vit des jeunes soldats sans instruction,  
 « sans souliers, sans pain, presque sans armes, animés  
 « par elle et disciplinés sous le canon, vaincre et repous-  
 « ser hors du sol sacré les généraux instruits et les troupes  
 « aguerries que l'Europe nous opposait.

« Cette fièvre se ralentissait, quand le génie d'un grand  
 « capitaine vint lui rendre ses premières ardeurs. Le  
 « maître de la victoire était apparu (1). »

Il a donné à notre armée des gloires immortelles qu'au-

(1) Général Blondel.

cun souvenir, même le plus cruel, ne saurait effacer. Il a porté sa puissance matérielle et morale à une hauteur qu'aucune nation n'a connue; sous son ascendant, le dévouement, l'enthousiasme, les vertus militaires ont atteint leurs dernières limites, la victoire était une habitude, la gloire n'eut jamais un pareil éclat.

Tant de grandeur nous a éblouis. Et dans notre aveuglement, nous n'avons pas vu l'ennemi qui grandissait à notre frontière, nous n'avons pas compris les jalousies, les haines sans nom que nous avons provoquées, ni les ambitions qui nous guettaient en silence.

Aujourd'hui nous sommes fixés. Mais nous savons que, si nous avons été vaincus, notre honneur est resté sans tache; si la défaite nous a forcés un jour de brûler nos drapeaux, elle n'a pu faire oublier la gloire de nos anciens succès. Les grands noms de Rivoli, de Marengo, d'Iéna, d'Austerlitz, gravés en traits de feu dans notre histoire, resplendissent toujours du même éclat sur les étendards de nos régiments. Les qualités militaires qui nous ont donné ces victoires sont les mêmes qu'autrefois. De plus, nous connaissons aujourd'hui les fautes qui nous ont perdus et les inimitiés qui nous menacent. Nous savons que le travail et la volonté nous ont déjà rendu notre force, que notre armée est entrée à son tour dans une voie nouvelle et qu'elle a toujours pour la guider deux mots sacrés dont le prestige est immortel, les mots d'*honneur* et de *patrie*.

Les principes qui viennent d'être exposés nous ont montré sur quelles bases doit reposer l'organisation du commandement dans les armées. Mais en dehors de ces règles, qui ont sur leur force morale, sur leur cohésion, sur leur puissance, une influence considérable, il en est d'autres, d'ordre matériel, qui ne sont pas moins indispensables pour assurer leurs succès.

Il importe de connaître d'abord celles qui concernent la répartition des masses à mettre en mouvement.

### § 7. — FORMATION DES ARMÉES.

Quand on recherche les règles qui président à la formation des armées, la *première* question qui s'offre à l'esprit est celle du *nombre d'hommes à rassembler* sous les ordres d'un même chef; la *seconde*, *celle du fractionnement* le plus avantageux; la *troisième*, *la proportion des accessoires* à joindre aux forces agissantes.

A chacun de ces cas correspondent des données spéciales.

#### I. — Effectifs des armées.

L'histoire nous apprend que les très grandes armées ne peuvent être commandées que par de grands hommes de guerre; qu'il est prudent, dans les questions d'organisation, de compter en général sur des capacités moyennes et qu'il ne faut pas en conséquence, dans la répartition des forces d'un pays, dépasser pour une armée, les chiffres moyens de 120,000 à 150,000 combattants.

Les forces humaines ont une limite, et cette limite ne permet pas ordinairement de grouper, dans une seule main, de plus gros effectifs.

Du reste, une armée de force moyenne aura toujours plus de cohésion, plus de facilités pour la transmission des ordres, plus de promptitude dans leur exécution et des mouvements plus rapides, qu'une armée plus considérable.

Théoriquement, elle aura donc des moyens d'action plus puissants et plus de chances de succès.

Il faut en conclure, avec le général Lewal, qu'il existe des conditions de nombre et d'organisation qui répondent à un maximum d'effet utile (1). Ces conditions peuvent être déterminées d'après des données pratiques.

(1) Général Lewal, *Partie organique*.